L'INSCRIPTION DE L'ANGOISSE DANS *FEMME LIBÉRÉE BATTUE* DE SYLVIE TSAM

Clément MOUPOUMBOU

Université Omar Bongo de Libreville

Département des Littératures Africaines

Femme libérée, battue[1] est le quatrième roman de Sylvie Tsam. Elle apparait de ce fait comme l'écrivaine gabonaise la plus prolixe après Angèle Rawiri, aujourd'hui disparue, et Bessora. Cette libération de la femme se manifeste par l'écriture, qui s'assume jusqu'au bout puisque ce roman est non seulement publié au Gabon mais, surtout, par les Editions TSAM. Femme engagée dans la promotion de la culture, Sylvie Tsam organise le premier salon international du livre de Libreville (SILAL) du 30 mars au 2 avril 2011 à Libreville, comme pour matérialiser une fois de plus son amour pour la culture. Mais l'affirmation de la liberté laisse apparaitre l'une de ses topiques : l'angoisse. C'est son inscription que nous nous proposons d'étudier chez les protagonistes du roman, et qui par ailleurs sont, pour l'essentiel, trois femmes. Quand Sylvie Tsam donne à l'une d'elles le patronyme d'Africa, elle nous invite en même temps à nous libérer, plus encore le continent, de l'angoisse de « tiède petit matin des chaleurs et des peurs ancestrales »[2]. Il s'agit donc de se délivrer des atavismes culturels, au double sens de traditions ancestrales désuètes parce que désormais inopérantes par rapport aux défis du moment, mais encore de l'impensé des propos fort diplomatiques qui consistent à dire que « l'Afrique et l'Europe ont des liens séculaires », instituant une tradition qu'on interdit de questionner.

Les personnages de *Femme libérée, battue*, se définissent comme « des courageuses qui ont compris la vie et veulent changer leur destin ». Nous sommes en présence de femmes libérées des pesanteurs culturelles et religieuses. « Pauvre, je suis née. Cependant, je ne veux pas mourir ainsi. Je voudrais sortir mes parents de cette situation dans laquelle ils s'enlisent depuis des décennies ». (p. 27) Ces propos sont d'Africa, qui croit convaincre ainsi sa

[1]Tsam, Sylvie, *Femme libérée, battue*, Libreville, Les Editions TSAM, 2010.

[2] Césaire, Aimé, *La poésie*, Paris, Seuil, p. 40. Plus loin Césaire écrit : « Tiède petits matins de vertus ancestrales», p. 43. On pourrait y voir des vertus qui ont établi une sagesse millénaire ; tout comme la forme d'une ironie puisque l'éthique est aussi de l'ordre de la construction. Ce dernier sens correspondrait à la situation de ces « femmes rebelles », les prostituées, qui secouent le joug des traditions.

complice et « co-équipière » Hortense. Le besoin de justification de leur enrôlement dans le plus vieux métier du monde laisse sourdre en elles un malaise, en tout cas une crainte diffuse qui, si elle ne s'estompe pas, pourrait connaître des proportions que l'on assimile aux angoisses. Cette exigence intérieure qui enjoint à se redéfinir par rapport à ce nouveau métier montre que l'équilibre ontologique des protagonistes est menacé par cette nouvelle identité que redéfinit leur métier, dont la société n'a pas fini d'indexer et de jeter l'anathème. Il faut alors aux trois prostituées de nouveaux masques et les équipements bien spécifiques du métier. Par-dessus tout, c'est cette toile de chape que constitue la pénombre qui les enveloppe et les définit : « le travail de nuit ». La litote cache quelque chose de trouble et quelque trouble que nous voulons ressaisir par les catégories freudiennes de l'angoisse.

L'exil intérieur et le nu du corps

En effet, Freud distingue ce qu'il appelle « l'angoisse automatique » de « l'angoisse devant un danger réel » par les éléments qui les motivent. Selon que l'on soit devant un danger réel susceptible de constituer une menace du péril, on est en situation d'« angoisse devant un danger réel ». Cette catégorie de l'angoisse qu'il détermine à partir de sa seconde théorie de l'angoisse concerne surtout la deuxième partie du roman comme nous allons le voir. En revanche, l'« angoisse automatique » est introduite par Freud en 1926 ; il la définit comme « une réaction du sujet chaque fois qu'il se trouve dans une situation traumatique, c'est-à-dire soumis à un afflux d'excitations, d'origine externe ou interne, qu'il est incapable de maîtriser»[3]. L'angoisse automatique renvoie en définitive à la résultante de « tension cumulée et non déchargée », et le conflit intérieur qu'elle enclenche se manifeste par la préparation d'une réaction par le signal d'angoisse. Un débat s'instaure chaque fois chez les protagonistes du roman, qui sont les premiers à porter des jugements sur leurs propres actes :

- Quelle âme veux-tu avoir en allant avec plusieurs hommes la nuit pour gonfler ton portefeuille pendant que les autres dorment ?
- Tu crois que nous sommes damnées ?
- Pas jusque là. J'estime que nous ne sommes pas comme les autres qui ont des principes, parce que le nôtre c'est le billet de banque.
- J'ai quand même des principes.
- Lesquels ?
- Avoir une vie normale la journée.

[3] Laplanche, Jean, Pontalis, Jean-Bernard, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967, p. 28-29. Laplanche et Pontalis précise que cette théorie de l'angoisse est développée dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (*Hemmung, SymtomundAngst*, 1926).

- Il ne tenait qu'à un fil ton principe puisque aujourd'hui même tu l'as bafoué[4].

Cette discussion sans concession entre Hortense et Africa montre combien ce roman de mœurs légères par petites touches soulève les débats les plus complexes, en l'occurrence la question de l'âme et son corolaire : le sens de l'existence.

Donner un sens à son existence suppose disposer de sa liberté et déterminer des principes d'action qui concourent à façonner notre personnalité dans le projet de vie qu'on se construit. Dans le roman, le sens à donner à son existence chez les protagonistes nous invite à tenir compte du conflit latent que suggère le sous-titre : « Domination masculine et libération féminine » que Sami Tchack accole à son ouvrage *La sexualité féminine en Afrique*[5]. On est encore plus sensible à la relation de conséquence qu'il semble établir. Sami Tchack part d'un constat qu'il élève au titre de vérité de lapalissade : « Qu'on le veuille ou non, le corps féminin échappe toujours dans une certaine mesure au contrôle social. Dans le domaine sexuel, les hommes perdent toujours leur pouvoir sur les femmes »[6]. La femme y gagne doublement : d'abord elle dispose de son corps et éprouve le sentiment de liberté, mais ensuite elle prend conscience de disposer d'une arme qui, bien souvent, lui assure la victoire. Tel est le ressort de l'action de trois complices : Hortense est gabonaise, elle est gérante dans un snack- bar qui lui apporte un revenu en l'absence de son compagnon admis en stage en France; Sita, de nationalité camerounais, vend au grand marché de Libreville, elle est par ailleurs marié à un veilleur de nuit. Elle a du fait du travail de son compagnon la liberté de faire « la belle de nuit » en son absence. Seule Africa, également de nationalité gabonaise, est désœuvrée. Sa délectation du sommeil (elle dort pendant toute la journée et n'apprécie guère d'être dérangée) témoigne des rares instants d'une authentique fidélité qui proclame *l'Eloge du repos*[7]. Il s'agit aussi du premier moment d'épreuve de cette liberté qui va s'affirmer dans la posture d' « une rébellion ouverte »[8] selon la formule d'Odile Cazenave. Pour les trois jeunes femmes, la prise de conscience que leur corps est un « capital » leurs donnent les moyens d'accommoder les lois sociales à leur avantage, notamment dans les relations

[4]Tsam, *op. cit*., p. 26-27.
[5]Tchack, Sami, *La sexualité féminine en Afrique. Domination masculine et libération féminine*, Paris, L'Harmattan, 1999.
[6]*Op. cit*. p. 24.
[7] Morand, Paul, *Eloge du repos*, Paris, Arléa, 1996.
[8]Cazenave, Odile, *Femme rebelles. Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 13.

homme/femme. Cette représentation du « corps-capital »[9] avait déjà été analysée par Simone de Beauvoir :

> Du point de vue économique, sa situation est symétrique à celle de la femme mariée… Pour toutes deux l'acte sexuel est un service ; la seconde est engagée à vie pour un seul homme ; la première a plusieurs clients qui paient à la pièce[10].

En effet, les trois jeunes femmes ont pour devise : ne pas appartenir à un seul homme. Par-delà les écarts que peut avoir une femme par rapport à une sexualité conjugale pouvant devenir normative et contraignante, il y a la subversion des pratiques sociales de la polygamie, comme pour saper des traditions rétrogrades et émousser la prétendue domination du mâle. Aussi recherchent-elles d'abord le bien, le plaisir, et prennent l'initiative de se le procurer. Elles renversent ainsi les principes de la polygamie qui font de l'homme le maître du jeu.

Mais il faut remonter plus loin. L'inversion qui s'opère s'actualise d'abord dans le champ social où les origines familiales les ont presque reléguées à la périphérie, dans une sorte de « hors-jeu », du fait d'être née pauvre et d'appartenir au genre dit « sexe faible ». Il s'agit désormais de resurgir au centre, être dans le rôle du partenaire qui formules les exigences et mène le jeu. Pourtant, à des moments d'accalmie survient à la conscience l'appréhension de la perte de la considération qui viendrait briser leur l'identité, l'image que chacune d'elles renvoie à ceux qui lui sont chers.

> - Et pourtant, il faut bien songer à arrêter un jour. Je ne vois presque pas mes enfants […]
> - Oui ! Travailler vingt heures par jours, ce n'est pas bon. Tout corps a besoin de repos. Et quel travail ? Si mon père savait ce que je fais, je crois qu'il ne toucherait plus à l'argent que je leur envoie.
> - Je pense, pour ma part, que les miens soupçonnent l'origine de tout cet argent que je leur offre, puisqu'ils savent que je ne gagne pas gros, cependant ils ont tout. Le pire, pour moi, serait que mes enfants soient au courant. Quand je rentre au petit matin, je dis toujours que le patron a institué le travail de nuit, pour accroître les gains[11].

Mais ce questionnement chez les trois jeunes femmes réunies n'est pas autre chose que le dialogue de l'âme avec elle-même. Elle pâtit de l'effet du regard que les êtres aimés viendraient à poser sur elles, au regard de cette autre identité que leur donne leur nouveau

[9] Tchack, *op. cit*., p. 172.
[10] Phrase de Simone de Beauvoir, citée en exergue au chapitre II qu'Odile Cazenave intitule : « Prostitution et prostituées », *op. cit*., p. 65.
[11] Tsam, *op. cit*., p. 12.

métier. Elles pressentent le choc d'une identité sociale qui volerait en éclat. Ces moments de vacillementne se justifient que par l'investissement[12]du moi socialisé, c'est-à- dire la part d'excellence de soi que l'on veut voir les autres reconnaître en nous. Ce conflit intérieur est rendu possible et exacerbé par les éléments de la culture qui instituent la norme en nous.

La complexité du roman de Sylvie Tsam vient aussi du fait que le traitement du thème de la prostitution ne requiert jamais une forme de moralisation qui s'adonnerait au blâme facile et gratuit. Au contraire, les échanges entre « co-équipières » instaurent un débat franc qui laisse transparaître une lucidité implacable chez les protagonistes. La recherche du plaisir qui s'associe à l'affirmation de la liberté sexuelle ne manque pas d'interroger l'identité de la prostituée dans la nature des rapports mercantiles. Très tôt cette question d'identité se pose : « - Qu'est-ce que nous sommes ? » (p. 13). Si dans les dialogues qui précèdent l'instance de prise de parole est déterminée par le patronyme du locuteur, au moment où intervient cette interrogation le narrateur retranche le nom de la personne pour en substituer l'anonymat afin de nous faire remarquer que la question posée n'est pas : « Qui sommes nous ? ». Vaines sont donc les réponses qui tentent de dissiper le trouble. En effet, « peu d'âmes admettent qu'on se découvre. Elles nous accusent de passer dans l'autre camp »[13]. L'épouvante de ce double visage est si étrange et inquiétante que le « Moi » selon le mot de Pascal « est haïssable »[14]. Il l'est du fait de l'injustice du désir qui le pousse à l'extrême dans l'affirmation de l'égoïsme qui gomme tout égard à autrui. Le partenaire sexuel n'est dans ce cas qu'un actant que le temps abrégé de l'acte efface. Le temps considéré dans la durée devient ainsi une menace dont il faut s'en préserver. C'est le sens que l'on peut donner à la maxime qu'Africa rappelle à Sita qui lui conseille la patience pour mieux se circonvenir le nouveau client :

> - Arrête Sita, ce que j'ai entendu de notre métier c'est que rien n'est tôt, mais tout est à point. Crois-tu que tout à l'heure, on pourra dire à un client d'attendre ou de passer demain ? Non, tout se termine au commencement. Il n'y a pas de demain puisque demain c'est différent[15].

[12] Précisément, pour Freud, il s'agit de « faire entre l'angoisse et la libido sexuelle une relation particulièrement intime ; considérer le moi comme seul et unique lieu d'angoisse. […] pour Freud, la survenue de l'angoisse chez un sujet est toujours articulable à la perte d'un objet fortement investi, qu'il s'agit de la mère ou du phallus », cf. Roland Chemama (sous la dir.), *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 1993, p. 13.
[13] Cocteau, Jean, *La difficulté d'être*, Monaco, Editions du Rocher, 1957, p. 47.
[14] Pour Pascal, « le moi a deux qualités : il est injuste en soi, en ce qu'il se fait centre de tout ; il est incommode aux autres, en ce qu'il les veut asservir : car chaque moi est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres ». Cf. *Pensées*, 445, Editions de Brunschvicg.
[15]Tsam, *op. cit*., p. 54.

Les effets dévastateurs de ce réalisme implacable ne sont pas manifestés pour le scandale moral que cause l'intention qui chosifie le partenaire mâle comme par retournement du pôle de domination jusqu'ici dévolu aux hommes. Par la prostituée s'éclaire plutôt l'abîme d'une sexualité coupée de sa corrélation sociale et de la loi morale qui soutient l'échange dans la chaîne humaine. Dans le rôle pourtant bien choisi de celle qui mène le jeu se lit une solitude essentielle par contrecoup, qui refoule tout caractère humain de la sexualité. Finalement, c'est dans son camp que les revers se font enregistrer. Si Sylvie Tsam ne procède pas à une description méthodique pouvant justifier un parti pris, ellelaisse la parole à la femme afin de manifester les déboires d'un métier qui manifestement nourrit son homme :

> - En fait, toutes journées se ressembles, ternes le matin, triste l'après-midi, et le soir on n'a toujours pas d'espoir pour le lendemain. Qui me donnera un mari riche pour diversifier ces instants et, certainement, arrêter ce boulot de merde ? (9)

Ces lamentations sont d'Africa, qui sonnent comme une condamnation. L'appréhension du temps et les tourments qu'il cause à l'âme est un thème bien connu des romantiques. Mais c'est chez Emmanuel Levinas que l'angoisse de la mort dans sa corrélation avec le temps[16] trouve des développements d'une profonde méditation. « L'angoisse est, écrit en effet Levinas, angoisse *de* la mort *pour* un être qui est précisément être pour la mort »[17]. Africa a peur « de » la mort et elle a peur « pour » elle ; les sentiments mercantiles la stérilisent puisque dans l'acte d'amour elle n'a plus d'amour à donner. Cette privation que le professionnalisme inflige au partenaire se révèle comme une assignation à une mort qu'on s'inflige. On l'a dit, le ressort de l'action est la rébellion, une rébellion qui fait sourdre l'angoisse de la mort par la mort symbolique déjà manifeste. Mais « dans l'angoisse où je m'enferme, écrit Bataille, aussi loin que je puis ma gaité justifie la vanité humaine, l'immense désert des vanités, son horizon sombre où la douleur et la nuit se cachent [18]». Aux joies d'amour de la fille de joie manque l'amour, et c'est à la recherche de l'amour « authentique » que s'attèle désormais Africa.

L'Occident et les rêves avortés

Tandis que Sita et Hortense décrochent pour en revenir aux premières amours de leurs foyers respectifs, seule Africa poursuit le rêve d'avoir un mari blanc, avec lequel le contact s'est établi par Internet. Elle est donc de ce fait le personnage qui est au cœur de l'action dans la

[16]Levinas, Emmanuel, *La mort et le temps*, Paris, Editions de Ll'Herne, 1991.
[17]*Op. cit*., p. 53.
[18] Bataille, Georges, *L'expérience intérieure*, Paris, Editions Gallimard, 1954, p. 63.

seconde partie du roman, sensiblement équivalente à la première si l'on en juge au nombre de pages (64 sur 120). Et si ses « co-équipières » renoncent à ce « boulot de nuit » au moment où elle voyage en France pour fonder un foyer, c'est que c'est bien Africa qui avait de l'influence sur les autres. L'écrivaine choisit ce personnage non seulement pour la portée onomastique de son nom qui donne au roman une incursion dans le champ politique, mais surtout pour donner plus de signification à son choix puisqu'il procède d'une délibération lucide des enjeux de son existence. En effet, Africa est parmi les trois jeunes femmes celle à qui rien ne manque matériellement parlant. Ayant fait fortune dans le métier, tout indique qu'elle n'a pas à l'abandonner. Par ailleurs, elle se présente sans engagement matrimonial, et encore moins d'enfant à charge. L'alibi d'une vieille maman sans ressource et qu'il faut soutenir, comme dans le cas de Sita, lui manque. Elle se prostitue par pur « plaisir », et surtout par « insolence et insoumission » comme elle le proclame. Ce ne sont pas les fins de moins qu'il faut arrondir qui la motivent, comme c'est le cas pour Hortense. Elle a décidé de ne pas travailler régulièrement ; elle consacre le jour au sommeil. Il y a chez Africa une rébellion contre un système de paupérisation qui ne sait ni évaluer l'effort au travail ni récompenser le mérite sur la base des éléments objectifs constituant une référence partagée. La réponse tranchée qu'elle donne à Sita, dont le scrupule éveille l'instinct maternel refoulé, nous renseigne sur les raisons profondes qui combattent l'idée d'une reconversion et la haine qu'elle a pour sa société :

> - Mais il y a d'autres moyens. Tu peux travailler et organiser ta vie.
> - C'est vrai, l'effort me répugne. Et pour gagner quoi à la fin du moi ? Je vois les salaires des gens ici, et je me dis que je n'ai pas eu tort d'abandonner très tôt les bancs de l'école, parce que les courageux qui ont bravé pluie et soleil sont misérablement rémunérés[19]

C'est bien pour cela qu'Africa ne veut pas d'homme de son pays, et sa « rage » comme le constate Hortense s'étend sur tous les hommes noirs qu'elle abhorre pour ne concevoir l'éventualité de se mettre en ménage qu'avec un Blanc. Cette contrition qui l'affecte par métonymie peine le continent, par un mouvement qui s'intensifie plutôt que de s'inverser : « l'Afrique a cessé d'espérer que ses enfants partis étudier reviennent un jour participer à son développement. Pendant qu'elle pleure encore ses cerveaux, ce sont désormais ses filles qui ont décidé de l'abandonner au profit de mariages surfés ». (p.38) Dès le départ, la prostitution était déjà un abandon, un « écart » par apport à l'ordre qui prévaut. Et pour se soustraire à cet

[19] Tsam, *op. cit*., p. 27-28.

ordre du « Bel immonde » dont sa consœur Ya[20] en a déjà fait les frais, Africa ne peut que partir coûte que coûte.

En France elle s'installe en campagne où Edouard, l'élu de son cœur, vient d'hériter d'une exploitation agricole après la mort de ses parents. Fils unique, il lui faut d'abord compter sur sa femme puis sur une progéniture à venir pour assurer la production et la rentabilité. Il a alors sous son autorité une main d'œuvre corvéable à souhaitet l'opportunité inespérée d' « assouvir ses fantasmes sexuels – les Noir(e)s ont la réputation d'être des bêtes de sexe. Le rythme auquel il soumet Africa étonne cette dernière : elle pourtant « travailleuse de nuit », elle avoue n'avoir jamais rencontré une telle insatiabilité chez un homme »[21]. Pour se garantir ce capital humain, susceptible de produire un facteur multiplicateur, Edouard organise un mariage à huis-clos en rompant la close d'un voyage de prospection tel qu'ils se l'avaient défini. La détention du passeport d'Africa achève le processus de fragilisation puisqu'étant devenue un « sans papier » elle ne peut pas se plaindre aux autorités. Le cercle vicieux se referme hermétiquement dans la mesure où, Africa étant devenue sa femme, elle doit accomplir les devoirs conjugaux selon la loi. Du labeur dans les champs au supplice dans le foyer, le calvaire d'Africa tourne au martyr de l'amour. A la violence physique s'ajoute un autre type de violence redouté par la femme: le viol, à la fois violence physique et violence morale qui marquent durablement. Outre les violes de l'époux, c'est celui qu'Edouard fait exécuter par son chien Samson et la bande de huit amis qui laissent des stigmates. Les expérimentations non consenties révèlent le sadisme que dissimulaient les photographies bien choisies de l'internaute. Le passage ci-dessous nous renseigne sur la bestialité d'Edouard qui se croit sans limite :

> Il se dirige vers la chambre de ses parents, ce qui surprend d'ailleurs Africa. Il lui interdisait d'y entrer parce qu'il souhaitait la garder comme ils l'avaient laissée. En l'ouvrant, elle est terrifiée par ce qu'elle découvre. Un gros crochet est suspendu au plafond, au bout duquel, pend un cerceau et des cordes y sont attachées. […] « Tais-toi et déshabille-toi ». Il attache les cordes au mur. […] il se met à tirer sur la corde, le corps d'Africa quitte le sol, suspendu horizontalement, mains et pieds écartés. Il ôte sa ceinture, frappe ses fesses, elle pleure en le suppliant de la détacher. Il allume des bougies qu'il place sous son corps, la chaleur remonte et brûle le ventre d'Arica qui

[20] Cf. *Le Bel immonde* de Mudimbé. On pourra se reporter au travail que DrocellaMwishaRwanika à ce personnage de la prostituée dans « V. Y. Mudimbe écrivain de l'écart ou de la norme », MukalaKadima-Nzuji et SélomKmlanGbanou (textes rassemblés par), *L'Afrique au miroir des littératures. Mélanges offert à V. Y. Mudimbe*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 264-281.

[21] Mba-Zué, Nicolas, *L'œuvre romanesque de Sylvie Ntsam. Entre multiculturalisme et quête identitaire*, Libreville, Les Editions Tsam, p. 205.

> se débat sans succès. Il baisse son pantalon, se place entre ses jambes et prend son plaisir aussi longtemps qu'elle se débat et hurle[22].

Cette atmosphère développe chez Africa, précisément, ce que Freud appelle l' « angoisse réelle ». Elle est éprouvée par des faits réels qui suscitent en elle l'appréhension du péril. Le texte dans cette seconde partie du roman présente alors une femme transie de peur, anxieuse et finalement angoissée. Ces états d'âme s'enchainent selon les événements concrets qui les suscitent. On citera par exemple l'épisode de la célébration du mariage : « Africa, plongée dans ses pensées, n'entend pas le maire lui poser la question rituelle mais pour elle fatidique qui pourrait aussi peut-être sceller sa mort. Samson aboie ». (p. 92) Ce pressentiment de la mort redouble le sentiment d'une mort symbolique du fait d'un mariage non consenti. Des éléments du décor, la mémoire d'Africa ne retient que le chien et l'écho affolant de ses aboiements. Elle est désormais terrifiée chaque fois que le chien apparaît : « Un vide s'empare d'elle, elle risque une chute, prend appui sur le bord du fauteuil. Samson aboie, Africa sursaute ». (p.93). Lorsqu'Edouard prend le chemin du retour à la maison avec la bande des violeurs, « elle se réveille rapidement, dès qu'elle entend le bruit du moteur du véhicule d'Edouard. Une inquiétude s'empare d'elle ». (p. 103). « Africa terrorisée est recroquevillé sur elle-même. Elle n'a pas fermé l'œil de la nuit, les sévices sont chaque jour plus atroces, la bestialité d'Edouard l'effraie ». (p.106). Le vrombissements des moteurs se transforme désormais en un signe de mauvais augure comme on le voit encore une fois dans ce passage : « les bruits des moteurs réveillent Africa qui tremble. Cette arrivée présage un drame ». (p.107). La présence même de son époux devient un danger permanent : « Africa qui ne l'a pas quitté des yeux l'observe. Son visage a une impression qui l'effraye, elle a subitement peur, et imagine l'irréparable, les yeux d'Edouard ont une expression meurtrière ». (p. 115)L'angoisse enclenche les mécanismes d'auto-défense chez Africa. Par la ruse et la réflexion elle parvient à se sortir du traquenard dans lequel elle se trouvait prisonnière. De ce fait l'angoisse devient le moment idéal d'un rapport à soi, où instamment il faut prendre la décision de survivre ou de se laisser abattre par elle. Or Africa trouve d'abord par elle-même les moyens de la survie avant que n'intervienne l'assistante sociale.

Nicolas Mba-Zuéa longuement commenté la nature et la portée de cette force intérieure et l'onomastique qui lui permet de déplier l'aspect d'une intention politique du texte par-delà l'anecdote. Pour le critique, l'autonomie postulée et dont la prostitution n'est qu'moyen éclaire aux mieux les contradictions :

[22]Tsam, *op.cit*., p. 104-105.

> Pourtant cette indépendance tant voulue et proclamée est suivie d'un désir et d'un cheminement en contradiction avec le projet initial : le mariage pour les trois amies, l'acoquinement avec les anciennes puissances colonisatrices pour les pays du continent africain. Il est d'ailleurs significatif à cet égard que les mariages souhaités le soient avec les Blancs, et non avec des Noirs. Ce qui nous maintient dans la symbolique de l'union avec l'Occident, toutes les relations commerciales et diplomatiques des nouveaux Etats indépendants africains se faisaient prioritairementavec les anciens maîtres. Et le résultat, bien entendu, est une situation pire que celle du passé : à la colonisation succède une nouvelle forme d'esclavage, réalité vécue dans sa chair par Africa, dont le parcours narratif métaphorise à souhait la marche à reculons de l'Afrique[23].

La recherche du plaisir qui sape la loi interroge en même temps la validité ou la justesse de cette même loi. Africa transgresse les traditions rétrogrades par l'extrême transgression, c'est-à-dire la prostitution qui est ici la négation de l'amour et qui les bouscule toutes. De même, le « parfait amour » qui se traduit dans l'élan de son transport innocent, le rêve d'un mari blanc dont la médiation par internet suffit, par l'échec qui ponctue l'expérience invite à mettre en débat la nouvelle tradition d'une confiance aveugle que l'Afrique se croit en devoir de manifester vis-à-vis de l'Occident comme l'a montré Nicolas Mba-Zué dans le passage cité plus haut.

Conclusion

Le traitement de la prostitution dans le roman « donne une profondeur nouvelle à l'intime colloque de soi à soi »[24], qui ruine les hypocrisies consenties, les injustices dont on se complait, la mise à nu du « trouble », de ce qui est trouble et que l'on tait complaisamment. La transgression et l'outrage de la femme deviennent alors le point de départ d'une reconstruction du lien social gangréné. Odile Cazenave marquait déjà une forme d'optimisme chez ces romancières africaines qui remontent en surface la pratique sexuelle qui est d'ordinaire de l'ordre de l'espace privé. Mais, précisément, « c'est en adoptant au départ une démarche de marginalisation de leurs personnages, d'exploitation audacieuse de zones interdites, telles la sexualité, le désir, la passion, l'amour, mais aussi la relation mère-fille, la mise en question de la reproduction et de la maternité obligatoire comme consécration de la femme[25] » que ces écrivaines renouvellent la création littéraire en Afrique. Elles sont

[23]Mba-Zué, *op.cit*., p.162.
[24] Ricœur, Paul, *Amour et justice*, Paris, Editions Points, p. 103.
[25]Cazenave, *op. cit*., p. 14.

parvenues à esquisser « le développement d'un nouveau roman politique, plus visionnaire dans la qualité du message délivré, porteur potentiels de changements prometteurs[26] ».

Les changements qui informent les couches les plus profondes de la société ont souvent le sexe pour point de départ comme nous pouvons le constater à travers *L'Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut* (1731) de l'Abbé Prévost, de *Madame Bovary* de Gustave Flaubert (1857) ou de *Nana* d'Emile Zola (1881). Ce surgissement du sexe en surface dans le roman africain étonne. Il s'agit d'un étonnement qui tout à coup devient question ; mais dans la mesure où « aucune réponse ne précèdera jamaisla question : et que signifie la question sans angoisse, sans supplice »[27], se demandait Georges Bataille.

Bibliographie indicative

Bataille, Georges, *L'Expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954.

Césaire, Aimé, *La Poésie,* Paris, Seuil, 1994, Edition établie par Daniel Maximien et Gilles Carprntier.

Chemama, Roland (sous la direction de), *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 1993.

Cocteau, Jean, *La Difficulté d'être*, Monaco, Editions du Rocher, 1957.

Cornaton, Michel, *Pouvoir et sexualité dans le roman africain*, Paris, L'Harmattan, 1990.

Laplanche, Jean, Pontalis, Jean-Bernard, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967.

Mba-Zué, Nicolas, *L'Œuvre romanesque de Sylvie Tsam. Entre multiculturalisme et quête identitaire*, Libreville, Les Editions Tsam, 2011.

Mill, John Stuart, *De la liberté,* Paris, Presses Pocket, 1990.

[26] *Ibid*.
[27] Bataille, *op. cit*., p. 48.

MwishaRwanika, Dorcella « V. Y. Mudimbe écrivain de l'écart ou de la norme »,MukalaKadima-Nzuji et SélomKmlanGbanou (textes rassemblés par), *L'Afrique au miroir des littératures. Mélanges offert à V. Y. Mudimbe*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 264-281.

NganduNkashama Pius, *Rupture et écritures de violence. Etudes sur le roman et les littératures africaines contemporaines*, Paris, L'Harmattan, 1997.

Ricœur, Paul, *Amour et justice*, Paris, Points, 2008.

Tchak, Sami, *La Sexualité féminine en Afrique*, Paris, L'Harmattan, 1999.